N°58 MAI 2017
YEGGMAG.FR

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

PERMACULTURE

ENFIN, ON RESPIRE !

Solen.e Ferrandon-Bescond
LE SENS DU MILITANTISME

DÉCRYPTAGE
LA CONSCIENCE ANIMALE

CULTURE
Chacune peut être sorcière

© CÉLIAN RAMIS

Celle qui
lutte contre les inégalités

Le 8 mars dernier, dans la manif' (interdite en centre ville) pour les droits des femmes, elle a attiré notre attention. De par son aisance. De par sa prestance. De par son énergie. À 24 ans, Solen.e Ferrandon-Bescond est une militante chevronnée. C'est la conscience écologique qui, à Bourges, sa ville natale, lui fait intégrer un collectif avant de s'intéresser à l'accueil des sans papiers, la réforme des retraites, les féminismes ou encore la loi Travail. À Lyon, Lausanne, Paris comme à Rennes, les combats sociaux et politiques sont présents à chaque étape de sa vie. « *J'ai été à Greenpeace mais ça ne collait pas avec mes aspirations politiques. Je suis passée par l'Unef et le Réseau université sans frontières et je suis venue finir mon master à Rennes car je voyais que ça s'agitait bien par ici. En étant ici, depuis novembre, j'ai eu l'occasion de me rendre compte que beaucoup de militant-e-s sont à Solidaires, j'y suis allée.* », explique Solen.e, encartée depuis bientôt 7 ans au NPA. En parallèle, elle poursuit des études de genre, d'abord en Suisse, puis dans le Rhône – en master EGALES, Etudes de Genre et Actions Liées à l'Egalité dans la Société – et enfin dans la capitale bretonne. Ce qui l'intéresse, c'est « *l'application concrète dans la vie* » de toutes les données résultant du travail des chercheuses/eurs, sociologues, intellectuel-le-s, entre autres. « *Quand on parle du sexisme, du genre, etc., je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de retenue dans les débats et les gens ne s'écoutent pas. En général, ce sont les sciences qui légitiment les propos. Mais avec le genre, chacun-e a son avis et se permet de contrarier des années et des années de recherches.* », explique-t-elle. Professionnellement, elle aimerait s'épanouir dans une structure féministe, type Questions d'égalité, pour animer formations et ateliers à l'instar de ce qu'elle fait actuellement, à travers des ateliers thématiques comme le consentement ou la transphobie : « *En mixité ou en non mixité, on discute autour de la culture du viol, du lien avec le patriarcat, de l'intérêt du patriarcat à mettre ces sujets-là sous le tapis... Et je vois avec l'axe sur la transphobie que des personnes ont envie d'avancer là où il y a de grosses lacunes, c'est très positif.* » Depuis le collège, elle constate des inégalités entre les femmes et les hommes et note que si ces deux parents font tous les deux la vaisselle, ce n'est pas le cas dans tous les foyers. Mais la répartition injuste des tâches ménagères n'est pas la seule thématique qui fait tilt dans son esprit. À l'école, elle observe « *que le genre marque le comportement et on le voit dans les sous-entendus sexistes des profs ou encore dans la façon de se dire bonjour. La bise pour les filles, le serrage de main pour les garçons.* » En réfléchissant à son enfance, Solen.e n'identifie pas avoir reçu une éducation ni hyper masculine, ni hyper féminine : « *Je n'ai pas eu d'injonction à la virilité mais le cercle de socialisation secondaire te rappelle à l'ordre par contre, comme quand j'ai fait de la danse classique alors que j'étais identifié comme un mec. À côté, j'adore le foot, ce n'est pas en opposition. J'allais dans le vestiaire des mecs mais je ne m'identifiais pas à ça. Mon père m'a accompagnée à la danse et au foot. En tant que personne trans, je vois de la transphobie de la part de mon père et les discussions entre nous peuvent parfois être lourdes à supporter mais nous n'avons pas coupé les ponts et pas rompu la communication.* » Ces sujets doivent s'immiscer dans toutes les strates de la société, de la maternelle à la faculté, comme dans les associations, entreprises, syndicats et partis politiques « *mêmes les plus révolutionnaires* ». L'impunité politique, morale, etc., elle en a fait les frais au sein du NPA, il y a quelques années, à la suite de son agression sexuelle. Elle en a parlé, a dénoncé la situation, constitué un dossier et malgré tout, l'agresseur n'a pas été évincé du parti. Pour elle, la non-sanction est une nouvelle violence. Après une campagne à tracter pour le candidat Poutou, Solen.e a décidé de quitter le parti : « *Des années que je suis dans ce parti à convaincre les gens, parler d'écologie, de féminisme, de racisme, etc. Et dès tu parles de ta situation personnelle, là, c'est le silence. On ne protège pas les personnes et ça entache la lutte car on finit par vomir cette gestion des faits. On n'avancera pas tant qu'on ne parlera pas de tout ça avec une approche politique.* » Surtout, la société doit apprendre à écouter et respecter les victimes, plutôt que d'essayer d'analyser les agresseurs. Encartée ou non, Solen.e continuera le combat contre le patriarcat et pour la justice sociale et l'égalité des chances, croyant en une lutte intersectionnelle. Les yeux pétillant de tout leur bleu lagon et le sourire malicieux, elle conclut en rigolant : « *Là, c'était sérieux l'entretien, mais sinon je suis pas sérieuse du tout !* »

MARINE COMBE

CANAL B
canal b 94 MHz Radio curieuse
ON AIR
Art : www.myfishisfresh.com
My fish is fresh

ÉDITO | NE PAS BAISSER LES BRAS, NON, NON !

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Dur dur d'écrire cet édito à quelques jours du (tant redouté) résultat du scrutin final. On a bien pensé à laisser cet espace vide pour marquer un peu notre état d'esprit et puis on s'est dit que justement ce ne serait pas représentatif. Parce qu'on ne baisse pas les bras et parce que les femmes rencontrées ce mois-ci, les mois passés et les mois à venir sont, ont été et seront sans doute inspirantes et combattives. Des initiatives, des projets, des ambitions, des interrogations… Elles en ont plein. Avec tout le lot de difficultés, contraintes, joies, satisfactions, accomplissements, doutes, et tout le package qui accompagne les personnes qui entreprennent. Alors nous, ça nous fait du bien de donner un coup d'œil dans le rétro, constater que si aujourd'hui la situation est complexe et la France vulnérable, la diversité des pensées et des personnes vit et subsiste malgré tout. Peut-être est-il temps de s'inspirer sérieusement de la permaculture, qui raisonne de manière globale, et qui prend soin de l'environnement, tout autant que de l'être humain. Peut-être faut-il nourrir de manière plus saine et durable, de façon plus simple et naturelle aussi, le terreau fertile de nos valeurs, en prenant le temps de bien observer ce qui nous entoure, en mélangeant les cultures et en prenant le temps d'apprécier la beauté et la richesse de nos territoires ?

UN SUCCULENT RÉVEIL THÉÂTRAL !

Des journées qui commencent comme celle du 7 avril, on en voudrait beaucoup plus souvent. Alors que les premiers rayons matinaux percent les feuillages qui bordent le carré Duguesclin, la compagnie brestoise Dérézo concocte un petit-déjeuner gourmand et littéraire, à déguster dans le Magic Mirror, installé dans le parc du Thabor à l'occasion du festival Mythos. Anaïs Cloarec et Véronique Héliès, talentueuses actrices-cordons bleus, accueillent les sorti-e-s du lit autour de leur comptoir en bois, proposent thé, café, chocolat chaud, viennoiseries, œufs, jambon, tartines de confiture et jus d'oranges pressées. Ainsi, une trentaine de personnes partagent l'instant intime et néanmoins commun à chacun-e du *breakfast*, moment encore empreint de la nostalgie du lit, des rêves et des draps et pourtant si plein de promesses et de possibilités se profilant à l'horizon d'une journée nouvelle. On casse l'angoisse de l'inconnu à venir ainsi que le jeûne, et non le jeune - « *d'où l'importance de l'accent circonflexe* » -, en écoutant les deux cheffes-comédiennes converser sur la dichotomie de la langue, l'art des astres et les nouvelles fraiches étalées dans la presse. Et en dégustant des madeleines faites maison, on les écoute réciter Proust, s'abreuver des *Miscéllanées de Monsieur Schott* et se nourrir de la singularité de la paradoxale poésie matinale. Un délice !

I MARINE COMBE

RÉVEIL DOULOUREUX

À QUEL POINT SOMMES-NOUS IRRESPONSABLES ?

Mais bordel, qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ce bas monde ? Comment peut-on encore en 2017 cultiver la haine et la peur de la différence et de l'autre ? Début avril, le journal indépendant russe *Navaïa Gazeta* a révélé, à travers une enquête illustrée de témoignages, une vague de persécutions envers des hommes supposés homosexuels en Tchétchénie, emprisonnés et torturés. Certains parlent même de camp de concentration. « *Il est difficile de faire le point sur ce qui est vrai* », déclare Selene Tonon, présidente du CGLBT Rennes, lors du rassemblement de soutien organisé le 25 avril, place de la Mairie. Elle rappelle en revanche que les persécutions homophobes du pouvoir en place, « *ça, c'est la réalité.* » Tout comme la mort de trois hommes dans cette affaire. Le gouvernement tchéchène dément alors, argumentant que les homosexuels n'existent pas sur le territoire puisque dans l'éventualité où ce serait le cas, ils seraient assassinés par leurs familles. Aucun mot n'est assez fort pour décrire l'horreur du discours et surtout de la situation. On ne peut que naïvement se demander « pourquoi ? » mais on ne peut se satisfaire d'aucune réponse. Notre irresponsabilité, passant par l'inaction, le laisser dire et le laisser faire – comme tel est le cas pour la Manif pour tous en France – conduit non seulement à la haine des autres mais aussi à la haine de soi, causant assassinats et suicides. Pourquoi ?

I MARINE COMBE

YEGG

SOMMAIRE I MAI 2017

- La tête militante - *p.2*
- Nausée matinale - *p.6*
- Féminisme et animalisme - *p.8*
- La politique en bref - *p.9*
- Paye ton frottis ! - *p.10*
- Retour à la Nature - *p.12*
- L'énergie des sorcières - *p.24*
- La culture en bref - *p.26*
- Thriller mortel - *p. 27*
- Verdict - *p.29*
- YEGG & the city - *p.30*

LA RÉDACTION I NUMÉRO 58

YEGG I 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE I RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION I marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS I PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE I celian.ramis@yeggmag.fr
CLARA HÉBERT I GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE I CÉLIAN RAMIS

PAS DES BOUTS DE VIANDE !

Invitée par Sentience Rennes et le Collectif Rennais pour l'Égalité Animale, Elise Desaulniers, auteure, chercheuse et militante québécoise, démontrait les liens entre les mouvements féministe et animaliste, le 28 avril, à l'université Rennes 2.

Une femme en sous-vêtements, un bout de viande sur l'épaule et un slogan à vomir : « Retrouvez les meilleurs plans crus près de chez vous ». Pour vendre, le boucher Côté Viande (95) étale une campagne sexiste sur des panneaux publicitaires, en 2015. L'annonceur parle de second degré. Elise Desaulniers, auteure de *Je mange avec ma tête*, *Vache à lait* et *Le défi végane 21 jours*, a une autre explication, plus plausible, établissant un parallèle entre l'hypersexualisation des femmes et celle de la viande car « *ceux qui dominent les femmes sont ceux qui mangent la viande* ». Signe de virilité. Cet exemple ne sera pas le seul à démontrer la similitude des mécanismes de domination envers les femmes et les animaux. Et c'est bien le fait de se sentir traitées comme de la viande qui mènera les femmes à la défense des animaux et à l'antispécisme, mouvement consistant à ne pas penser de différences dans le traitement et dans la considération morale accordée à un animal selon son espèce. En 1840 environ, le docteur Marion Sims, considéré comme le père de la gynécologie, trouve des techniques pour réparer la fistule en expérimentant ses opérations sur des femmes esclaves noires, sans anesthésie, avant de procéder aux interventions sur des femmes blanches, avec anesthésie, puisque selon les idées reçues – encore aujourd'hui ! – les Noirs souffriraient moins que les Blancs. Tout comme on s'émeut d'une castration à froid sur un chien et non sur des porcelets et des veaux. Ce sont des suffragettes, à l'instar de Frances Power Cobbe, dans les années 1870, qui décident de s'inscrire en école de médecine pour témoigner des vivisections effectuées sur des chiens et y mettre fin. « *Elles se reconnaissaient dans l'expérience des chiens, surtout dans le parcours gynécologique.* », souligne Elise Desaulniers. Le mouvement animaliste est le deuxième mouvement social, après le féminisme, majoritairement composé de femmes, comptant aux Etats-Unis entre 60 et 80% de militantes. « *On nous présente comme des bloggeuses et on nous demande des recettes, alors que les mecs sont définis comme des penseurs, des philosophes, etc.* », analyse l'auteure-chercheuse québécoise, qui appelle à penser les luttes de manière intersectionnelle et à étendre notre compassion aux animaux, y compris ceux en qui on ne voit que des bouts de viande : « *On préfère toujours se justifier par la raison et non par les émotions. Mais il ne faut pas en avoir honte !* »

I M. C.

bref

MIXITÉ 2.0

L'an dernier, Social Builder réunissait les acteurs/trices rennais-es du numérique autour de la place des femmes dans ce secteur. Cette année, le collectif NUMERIFemmes rebondit sur la dynamique pour organiser, le 12 mai sur le campus Technicolor de Rennes, une journée visant à promouvoir la mixité dans les métiers du numérique, à travers des conférences pédagogiques, des ateliers et des rencontres.

bref

sur la toile

chiffre du mois

29/04

La Libre pensée 35 soulevait la question « Les femmes sont-elles libres de disposer de leur corps et de leur conscience ? », à la Maison des Associations de Rennes.

chiffre du mois

le tweet du mois

Quand la base de ton humour c'est le racisme, l'homophobie, la misogynie et le mépris de classe tu fermes ta gueule.

Coca-Kola @Kolassandra / 25-04-17

bref

HALTE AU FLÉAU

Le collectif mixte La main aux fesses organisait « Rennes s'engage contre le harcèlement de rue », le 29 avril. Réunissant les associations féministes telles que Stop au harcèlement de rue 35, Osez le féminisme 35 ou encore le collectif Féministe de Rennes 2, l'objectif était de recueillir la parole des habitant-e-s, échanger autour du sexisme ordinaire et des solutions pour lutter contre ce fléau qui touche 100% des femmes.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE
EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag sur

Yegg Mag Rennes sur

YEGG

COLLECTIF L'UTÉRUSE

COLLECTIF DE FEMMES POUR LE DROIT À LA SANTÉ POUR TOU-TE-S

© CÉLIAN RAMIS

Créé en février 2017, le collectif L'utéruse défend le droit des femmes à un accès égal et solidaire à la santé pour tou-te-s, ainsi que de celui à des soins choisis et consentis. Le 27 février, elles organisaient une journée de mobilisation pour tou-te-s devant la Sécurité sociale de Rennes, afin de sensibiliser les femmes à la décision du laboratoire Atalante Pathologie, concernant la tarification de l'analyse des frottis cervico-utérins.

À quelle occasion s'est constitué le collectif ?

On a créé le collectif en réponse à la décision du laboratoire d'effectuer un dépassement d'honoraires en secteur 2 pour la lecture du frottis cervico-utérin (col de l'utérus). C'est 23 euros, dont 15,40 euros remboursés (base sur laquelle la Sécu prend 70% en charge et la mutuelle 30%). La différence, c'est le dépassement d'honoraires, qui est à la charge de la patiente ou de la mutuelle, si jamais elle rembourse. La décision a été prise le 1er février et le laboratoire l'explique par l'investissement mis dans de nouveaux équipements technologiques. Et aussi le fait que cet acte-là n'a pas été revalorisé depuis environ 40 ans. Ça coutait 100 francs à l'époque, ils considèrent donc qu'il n'y a pas eu d'évolution sur le prix de cet acte. Mais pour leurs arguments, c'est à eux qu'il faudrait poser la question précisément.

Quel est l'enjeu pour les femmes ?

La santé publique ! L'accès aux soins pour tou-te-s, gratuitement ! Le dépistage du cancer aussi. Car 40%* des femmes ne font pas de frottis pour des raisons socio-économiques. Ça renforce encore plus ces inégalités d'accès déjà effectives. Et ça va à l'encontre du plan national contre le cancer 2014-2019 pour améliorer le dépistage. On a écrit aux dirigeants du labo, pas de réponse. Nous avons profité de la manifestation du 8 mars pour faire circuler l'information auprès des femmes. Début avril, nous avons eu rendez-vous avec le labo pour expliquer nos arguments et eux, les leurs. Dans l'immédiat, ils n'ont pas souhaité revenir sur leur décision mais on ne peut pas prédire ce qu'ils feront dans l'avenir. L'objectif était de les interpeler et les sensibiliser à cette question, avant de la poser dans l'espace public, comme avec la journée du 27 avril.

Quelles sont les alternatives ?

On peut poser la question à sa/son médecin, sa/son gynéco ou sa sage-femme pour savoir si la lecture du frottis est envoyée dans un laboratoire qui pratique du secteur 1, sans dépassement d'honoraires. À Rennes, il y en a un seul autre mais il y a d'autres structures ailleurs qui peuvent collecter les frottis. C'est vrai que les praticien-ne-s de santé ne vont pas le dire spontanément, c'est aux personnes ayant un col de l'utérus et réalisant des frottis de poser la question. C'est parce que les femmes vont être demandeuses que ça va faire bouger les lignes. Les informer, c'est une manière de leur donner des arguments face aux professionnel-le-s de la santé. Car c'est très complexe de comprendre le secteur 1 et le secteur 2, la CMU, etc., il y a un réel manque d'information, renforcé par cette privatisation de la santé et par cette difficulté d'accès. **| M. C.**

** Source : l'Institut national contre le cancer.*

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES DOSSIERS POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL
YEGG
LE FÉMININ RENNAIS NOUVELLE GÉNÉRATION
Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction
LE TABOU DE L'EXCISION ET L'AMBIGÜITÉ DU COMBAT
ACTUALITÉ, CULTURE
© La Forêt Sacrée
LIRE LE MAG TÉLÉCHARGER
FOCUS SUR
CIDRE : REDORER LE BLASON DU PÉTILLANT
SEXUALITÉ : PLAISIRS INTIMES ET NON TABOUS
LAÏCITÉ, BASTION DE L'ÉMANCIPATION
DANSE : ANIMÉES PAR LE MOUVEMENT
L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

PERMACULTURE : AU PLUS PROCHE DE LA NATURE

S'intéresser à la permaculture, c'est mettre le doigt dans l'engrenage. Un engrenage positif et responsable reposant sur le respect de la Nature, le respect de l'Humain et la répartition équitable des richesses. Et surtout qui questionne notre manière de produire, consommer et penser notre société. Si elle ne se réduit pas à la culture de la Terre, la « culture de la permanence » est très vaste puisqu'elle n'est pas une technique mais nous invite plus largement à l'envisager comme une philosophie qui impacte une multitude d'aspects de la vie, allant de l'habitat, à l'environnement, en passant également par les modes de gouvernance et d'éducation. Ce mois-ci, la rédaction a couru à la recherche des femmes investies en permaculture.

| PAR MARINE COMBE
| PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS
| INFOGRAPHIES DE CLARA HÉBERT

UN accomplissement naturel et humain

© CÉLIAN RAMIS

Officiellement née dans les années 70, la permaculture est actuellement aux prémices de ce qu'elle sera, espérons-le, dans les dizaines d'années à venir. Dans un esprit écolo et humain, elle encourage à renouer avec les savoirs ancestraux de la Terre, prône l'accessibilité pour tou-te-s à un mode de vie sain et durable ainsi que l'entraide et la solidarité. Alors, qu'est-ce qu'on attend pour s'y mettre ?

À une trentaine de kilomètres au Nord-Ouest de Rennes, non loin du centre bourg d'Irodouër, la maison d'Anne Guillet est entourée de plusieurs étables à l'abandon et de terrains laissés à l'état naturel. Elle habite Varsovie mais bâtit son projet d'avenir dans la campagne brétillienne. « *La première chose : je suis une femme, j'ai 50 ans, je vis seule et j'ai 4 enfants. J'avais envie de trouver un endroit où je me sente bien. Dans lequel je puisse être autonome au niveau alimentaire mais aussi énergétique, avec la possibilité de développer une activité économique pour avoir des revenus ou un complément de revenus. La deuxième chose : je suis très engagée, militante et citoyenne avec la conscience qu'il faut faire très attention à l'environnement. Et je suis pessimiste sur la tendance politique en Europe et la crise économique. Je cherchais donc un lieu pour être bien et en autarcie si ça va mal. La troisième chose : je suis très active et entourée de gens issus du milieu du théâtre, du spectacle vivant, de la musique, des arts, de l'écriture… Et j'aime particulièrement les ateliers scientifiques avec les enfants.* », explique Anne Guillet.

De son étendue boisée et de verdure, elle envisage d'entreprendre la réhabilitation des lieux vivables en gites ou chambres d'hôte, également en capacité de recevoir des résidences d'artistes, et l'aménagement des zones naturelles, en partage avec des agriculteurs/trices du coin, des animations et des habitats suspendus dans les arbres. Elle fourmille d'idées encore en friche, tout comme ses terrains grouillent de potentialités. « *C'est la première fois que j'ai autant d'espace et là je m'entoure de professionnel-le-s pour m'aider à hiérarchiser l'ordre des choses à faire parce que j'ai plein d'envies. Je privilégie particulièrement les femmes qui se lancent, ça fait vraiment partie de mes critères pour des collaborations.* », souligne-t-elle. Ainsi, un après-midi du mois d'avril, Akasha effectue une deuxième visite des lieux, la première ayant eu lieu à l'automne. Elle avance doucement, observe les bordures d'arbustes autant que les herbes qui se plient sous nos pas. Elle constate la présence massive de plantain, souvent défini comme de la mauvaise herbe, et de joncs. Des bio-indicateurs signalant la typologie des sols : « *Le plantain indique souvent un sol assez compacté et les joncs se trouvent généralement dans les prairies humides ou avec des problèmes d'infiltration.* » Avec attention, elle poursuit son chemin entre les ronces, orties, brins de menthe sauvage, vergers abandonnés, violettes lactées, chèvrefeuille, etc. De la prairie au sous-bois, tout est passé au peigne fin de son observation et de ses dégustations multiples de plantes comestibles qu'elle nous fait partager.

S'IDENTIFIER À L'ESPRIT PERMACULTURE

« *80% d'un projet en permaculture est de l'observation. Il ne faut jamais se précipiter. Quand je viens observer des terrains, si la personne n'est pas sur les lieux depuis longtemps et n'a pas trop de connaissances de tous les éléments naturels, je vais attendre un an avant de valider les aménagements. Pendant cette année, je viens une fois par saison, voir comment réagit la nature selon le rythme des saisons, sentir les expositions au soleil, au vent, observer la présence des insectes, des animaux, des herbes, des plantes, etc.* », commente Akasha. Originaire de la région parisienne, elle s'installe à Rennes il y a 7 ans, avant de trouver une maison en colocation du côté de Bruz. Attirée par la nature, elle a été ouvrière paysagiste, a entretenu les espaces naturels et a passé un brevet professionnel aménagement paysager avec une spécialisation en écojardinage. Mais elle n'y trouve pas la pleine satisfaction : « *Ça a ses limites. Même dans ces domaines, on reste dans le contrôle avec des idées de « il faut couper les arbres comme çi, comme ça, il faut désherber »… Alors qu'on pourrait manger certaines herbes !* »

Akasha cherche d'autres formes d'accomplissement. À travers les livres, la documentation,

« J'avais depuis un moment fait le constat que nous sommes déraciné-e-s de cette Nature qui nous apprend tout mais il fallait que ça s'emboîte dans mon cerveau. »

© CÉLIAN RAMIS

les vidéos et surtout les expériences qu'elle fait dans son jardin, elle acquière des connaissances et se rapproche de la permaculture auprès de Steve Read, dans les Côtes d'Armor. « *J'ai suivi les Cours Certifiés de Permaculture et j'ai eu une mini-révélation. J'ai su que j'étais dans la bonne voie et que je voulais en faire mon métier. J'ai ensuite passé 10 jours en immersion totale, on fait des cours, des ateliers, on vit ensemble, le soir, on débat, c'est vraiment le côté très humain de la permaculture.* », souligne-t-elle, actuellement en préparation du diplôme de permaculture appliquée, à l'université populaire de permaculture. Elle poursuit : « *J'avais depuis un moment fait le constat que nous sommes déraciné-e-s de cette Nature qui nous apprend tout mais il fallait que ça s'emboite dans mon cerveau !* »

SE CONNECTER À SES ENVIES ET BESOINS

À 30 ans, Marie Ménard formule ce même constat : « *Je regrette vraiment qu'on nous élève loin de la Nature. C'est tellement bien de connaître tout ça !* » Plus jeune, elle a été assistante manager et attaque aujourd'hui sa reconversion au sein du Centre de formation professionnel et de promotion agricole (CFPPA) du Rheu pour obtenir son Brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole. « *Je suis une femme, jeune et noire, le chemin n'est pas simple pour le maraichage. Regardez sur le marché, déjà, il y a rarement des personnes issues de la diversité…* », sourit Marie, qui ne se démonte pas pour autant. Au fil des 9 mois de formation, elle a affiné son projet futur, initialement basé sur la volonté de produire de la courge éponge – luffa cylindrica – utilisée comme éponge exfoliante, notamment dans les hammams et spas « *mais on m'a expliqué que je ne pourrais pas en vivre donc j'ai eu l'idée du maraichage.* » En effectuant plusieurs stages, d'abord dans un jardin d'insertion du Breuil, puis chez un couple de maraichers et enfin à Perma G'Rennes, situé en face de l'éco-centre de la Taupinais (à la Prévalaye), elle a adhéré, comme Akasha, à la permaculture. « *C'est ce que j'ai envie de construire. Dans ma promo, on est une trentaine, la moitié veut faire du salariat et l'autre moitié veut s'installer. Je suis dans la deuxième catégorie. C'est en passant par la Ville de Rennes en tant que porteur de projet que je suis entrée dans le réseau des Amis de la Prévalaye – qui développe un projet d'installation dans le coin – et que j'ai rencontré Mika* (Mikaël Hardy, permaculteur fondateur de Perma G'Rennes, ndlr) *et ça m'est monté à la tête ! Dans le bon sens du terme !* », rigole Marie.

Elle regrette que la formation qu'elle suit insiste sur l'investissement dans le matériel et la volonté de rapidement s'engager sur une rémunération équivalente à 1500 euros par mois, « *des contraintes auxquelles je n'ai pas envie de m'aliéner car ce que j'aime, c'est ce qui fait la permaculture : être naturelle, authentique, s'inscrire dans le rythme des saisons. On veut toute-s un salaire, certes, mais je crois que c'est important de comprendre ce que la nature nous offre et ce qui nous environne. On s'inscrit à la suite de mère Nature. Avec la permaculture, je suis beaucoup moins stressée aujourd'hui, je procède étape par étape. Ce n'est pas une histoire de carburer absolument, on peut aussi prendre le temps de présenter des produits qui nous ressemblent, faits avec les valeurs de la nature.* »

REPENSER NOTRE MODE DE VIE

Quelques heures passées aux côtés d'Akasha et de Marie et Mikaël suffisent à ressentir cet apaisement. Il y a quelque chose qui relève de l'ordre de la simplicité et de la bouffée d'air frais. L'Homme remis à sa place. Tout petit par rapport à cette puissante Nature. Pourtant, il ne faut pas s'y tromper, les aménagements et les principes, appelés *design*, ne sont pas le fruit du hasard, mais bel et bien celui des connaissances, des partages de savoir-faire, d'expériences et d'expérimentations et de labeur. Ce sont les australiens Bill Mollison et David Holmgren qui ont théorisé officiellement la permaculture dans le sens de « culture de la permanence » dans leur ouvrage, paru en 1978. « *Ils se sont inspirés de choses fondamentales pour comprendre l'écosystème, du biomimétisme, des méthodes primitives et de l'écologie moderne. Ils ont réussi à créer une éthique forte, avec des outils performants.* », explique Akasha. La permaculture se formalise en réponse à l'industrialisation de l'agriculture, détériorant non seulement les sols et les eaux mais aussi toute la biodiversité qui découle des cultures et des éléments naturels. Aujourd'hui, à cela, on ajoute les pesticides, insecticides, injonction à la sur-production, pression de la rentabilité, gaspillage alimentaire mais également gaspillage des énergies fossiles… La liste des choses néfastes à l'environnement et à la santé est longue. Très longue. Trop longue.
Si l'agriculture biologique contribue à améliorer

PERMACULTURE rentable ?

Encore peu connue, et mal connue, la permaculture est dénigrée par certains et peu promu et soutenu par le secteur de l'agriculture. « *Des gens vont dire que c'est une idée de soixante-huitards sur le retour et que nous sommes des utopistes. On nous met encore des bâtons dans les roues.* », précise Akasha. Mikaël Hardy confirme. Pourtant, elle comme lui ne baisse pas les bras. La ferme du Bec Hellouin, créée en 2006 en Normandie par Perrine et Charles Hervé-Gruyer s'affiche aujourd'hui comme un modèle de permaculture viable et rentable. Sur leur site, la méthode est détaillée et l'on peut lire : « *Les concepts de permaculture peuvent être appliqués à l'agriculture de diverses manières, selon les objectifs et la sensibilité de chacun. Nous avons rapidement pris conscience du fait qu'un modèle plus vertueux d'un point de vue environnemental et sociétal doit, pour essaimer, faire la preuve de sa viabilité économique (…). Un modèle vraiment écologique peut-il être économiquement viable ? La réponse s'impose, fidèle à l'esprit de la permaculture : faire du problème une solution. Cultiver à la main permet de réaliser des tâches pour lesquelles la mécanisation est moins adaptée : prendre un soin extrême du sol, densifier les cultures, associer les végétaux… Encore faut-il pousser cette logique suffisamment loin pour que le travail manuel ne soit plus un handicap, mais devienne un atout. Créer, pour chaque mètre carré cultivé, une valeur suffisante pour rémunérer décemment le ou la maraîcher(e).* »

© CÉLIAN RAMIS

les conditions de vie des un-e-s et des autres, la bataille financière finit toujours par l'emporter ou au moins à en gâcher le fruit et l'espoir, laissant toujours de côté les éternels perdants : l'état de santé de la planète et l'être humain. La permaculture invite alors à repenser notre mode de vie et de consommation, pas uniquement dans son aspect alimentaire ou sanitaire, mais dans une dimension bien plus globale, passant aussi par la question de l'habitat autonome et durable, l'utilisation des énergies, l'éducation des enfants, la manière de consommer, la monnaie, les modes de gouvernance, etc. En résumé, il s'agit de prendre nos responsabilités pour nous, pour les autres et pour les générations futures. En prenant soin de la Nature et des êtres humains, en créant l'abondance et en la partageant.

S'INSPIRER DE LA NATURE

« On crée des lieux d'exploration qui reproduisent des écosystèmes les plus naturels possibles. On prend le temps d'observer, de ressentir l'environnement et on s'inspire de la Nature. », explique Marie Ménard. Les exploitations ou jardins permacoles ne ressemblent pas les uns aux autres, même s'ils peuvent présenter des similitudes, et ne sont pas présenté-e-s dans l'esthétique traditionnelle. Au contraire, ils peuvent paraître bordéliques, parce que les herbes seront hautes à certains endroits, que des cultures pousseront autour d'un arbre à un autre, ou encore qu'on cherchera en vain à trouver les lignes bien droites de légumes à perte de vue. Bordélique. C'est bien la remarque que fera un samedi en fin de matinée, un passant s'attardant sur son chemin dans les jardins partagés du parc du Landry. Dans le cadre du mouvement des villes en transition, initié en Grande-Bretagne, l'association Jardins (Ou) Verts, présidée par Laurent Petremant, œuvre depuis plusieurs années à l'aménagement d'une partie du terrain en permaculture dans laquelle se mêle des habitant-e-s du quartier mais aussi des forces vives désireuses de s'impliquer dans le projet, de jardiner et d'apprendre de la Nature. Pour Cathy, il est important de préciser : « *C'est un espace expérimental, il ne faut pas attendre de la productivité. Mais avec cet exemple, on montre qu'il existe un autre moyen de faire, sans polluer. On est à Rennes, dans une grande ville relativement végétale. Je trouve qu'il est important d'avoir des savoirs et de l'expérience, de combiner la notre et celle des autres.* » Suzanne la rejoint parfaitement sur ce point. Le jardin est ouvert à tout le monde, y compris ceux qui n'y travaillent pas sur le créneau du samedi matin. « *Je ne fais pas ça pour manger, mais je fais ça pour le plaisir. Et les choses prennent forme. Il faut du temps, il faut accepter que ça prenne du temps. On a fait un travail de dingue, c'est très physique et manuel. Je ne sais pas si ça, il faut le dire…* », sourit-elle.

Les adhérent-e-s ont suivi des formations pour se lancer et peuvent participer à des sessions s'ils/elles en éprouvent le besoin ou l'envie. Mathilde se plait à penser qu'ils/elles sont des petits thérapeutes du sol, comme le dit Pierre Rabhi, fondateur du mouvement Colibris, souvent cité par les permaculteurs/trices. « *Nos sols sont gravement malades. Avec la permaculture, il n'y a pas de déchet. Le déchet est une ressource alors ici on invite vivement les gens à composter. Le compost est un levain qui redonne à la terre une vie microbienne. Ça commence par les bactéries, les champignons, puis on étend aux plantes en comprenant qu'il s'agit d'un organisme vivant qui a tout un tas de capacité, qui sécrète des produits qui nourrissent des bactéries spécifiques qui elles renvoient des minéraux spécifiques. Tout est vivant et c'est magique ! Mais il faut impérativement que le sol soit vivant !* », souligne-t-elle. Il y a dans sa manière de faire visiter le jardin un mélange d'enthousiasme et d'alarmisme.

DÉCOUVRIR LES MULTIPLES POTENTIALITÉS

La permaculture semble pour elle une évidence. Une évidence pour panser les blessures trop longtemps infligées à l'environnement et peut-être espérer guérir la folie qui nous entoure, pour trouver un apaisement collectif, une sérénité pérenne et respectueuse. Mais en attendant de pouvoir atteindre cet état de grâce, on en revient toujours au même : l'association manque d'argent pour aller encore plus loin et lance un appel aux dons via un crowdfunding et aux bonnes volontés lors de la réunion publique du 12 mai prochain. Si elle nous glisse les infos entre les pissenlits et les topinambours, le besoin financier n'entache pas son enthousiasme et sa motivation. Elle parle de jardin en trou de serrure, d'espace de multiplication, de baissière ou encore de modèle spirale aromatique et de plate-bande en fer à cheval. Tout est pensé dans le détail et tout a fonction particulière. Les poules mangent la vermine et pondent des œufs. Le compost crée de l'humidité. Les zones en creux récupèrent l'eau, qui nourrie de broussailles, se met à composter. Les espaces semblant en friche offrent en réalité un tas de plantes nourricières. La spirale en pierre qui abrite différentes sortes de matériaux, du plus drainant en bas au moins drainant, s'offre la chance de composer avec toutes les expositions, toutes les orientations et tous les régimes hydriques. Le faux plat bordé d'une petite butte permet de multiplier les climats. Tout peut servir, donc.

Il s'agit alors d'un véritable apprentissage, partant des potentialités de la Terre, composée de sa faune et de sa flore, pour aménager des écosystèmes des plus naturels et des plus respectueux de l'environnement. Comprenant les

© CÉLIAN RAMIS

© CÉLIAN RAMIS

interactions entre les sols et les végétaux mais aussi les insectes, les climats, les énergies, etc. sans tenter de dompter la Nature mais en composant avec elle. Pour Akasha, « *l'idée est de pouvoir aménager le lieu avec un minimum de contraintes. Et de pouvoir le faire quoi qu'il arrive. Par exemple, quand on est proche d'une zone pas terrible parce qu'il y a beaucoup de voitures qui passent ou qu'il y a un risque d'exposition à certains produits toxiques, on trouve des systèmes dépolluants naturels, on trouve des parades sans aller contre la Nature.* » C'est pour cela que les savoirs sont utiles mais que les expérimentations sont également essentielles. Pour mélanger les cultures, établir des rotations de culture, sauver et faire perdurer des cultures que l'on croyait perdues, créer des protections naturelles, par exemple avec des haies pour le vent, des herbes hautes pours les auxiliaires ou des parades naturelles contre les polluants.

Mikaël Hardy en sait quelque chose. Il aménage

sa micro-ferme en permaculture depuis l'été 2016 : « *On a fait beaucoup de promenade pour s'inspirer et pour comprendre. Il a fallu remettre la prairie en état. J'étais naturaliste avant, donc je sais bien comment ça fonctionne, les plantes utiles, les insectes utiles, les animaux utiles. Et la permaculture, ça fait 15 ans que je m'y intéresse. J'ai expérimenté sur le tas.* » Tout est utile a priori. Les soucis plantés autour du mandala qui accueille la pousse des pommes de terre, la paille qui maintient la fraicheur et l'humidité du sol qui commence à manquer de pluie, comme le seigle qui pourra servir à fabriquer des chapeaux et des paniers. Impossible après ça de parler de bordel. Ni même de bordel organisé. Au contraire, on respire et la biodiversité, la vie qui fourmille dans tous les recoins des terrains, donnent un côté, comme le dit Mathilde, magique. « *Il y a un côté créatif, poétique et sensible là-dedans, c'est une part très agréable, c'est la part de plaisir. L'esthétisme, c'est le produit du bien-être.* », confie Mikaël.

BASE DU LIEN SOCIAL

Si la permaculture part d'un point individuel pour évoluer en spirale et s'étendre à la communauté, son ciment de respect de son environnement pose les fondations d'un lien social essentiel à la dynamique quotidienne. Au Landry, Suzanne confirme : « *Ici, le jardin est partagé d'une part et ouvert d'autre part. Donc entre nous, on discute, on échange, alors qu'on ne l'aurait pas forcément fait, même si on habite le quartier. Chacun-e est dans sa maison, dans sa vie, on se salue poliment mais c'est tout. Là, on peut partager autre chose et faire connaissance autour d'un projet commun. Et c'est pareil pour les passant-e-s qui nous voient bosser dans le jardin, ils posent des questions, on parle des plantes, de la permaculture. Autrement, on n'aurait jamais discuté avec ces gens-là.* » La notion de partage et de transmission se veut omniprésente. Marie Ménard en a bénéficié à Perm G'Rennes. Elle qui apprécie la discussion, le fait de faire circuler l'information et de sensibiliser à cette éthique mais aussi plus largement à la diversité en général se nourrit beaucoup de la pratique de son maitre de stage. « *Je ne fais que démarrer moi mais c'est très enrichissant d'écouter Mika et d'échanger avec lui. Il y a beaucoup de monde qui passe sur l'exploitation, à chaque fois il passe du temps à faire visiter, à expliquer les principes, les valeurs, etc. de la permaculture. Et quand j'aurais mon terrain, il viendra avec moi comprendre de quoi il est composé pour pouvoir créer les écosystèmes. Tout comme lui a fait intervenir d'autres expert-e-s. Cette démarche me parle, ces énergies qui circulent et le fait que tu produis quelque chose qui te ressemble !* », explique-t-elle.
S'installer en permaculture, Marie semble sûre

de son choix. Et avec cette perspective, mise en relief avec son histoire personnelle, elle s'interroge sur la manière de rendre accessible ses productions, de ne pas reproduire un schéma injuste, discriminant et stigmatisant selon les classes sociales ou autres critères écrasants d'injonctions arbitraires et sociétaux. Et la question est légitime. Alors que la culture commence son expansion auprès du grand public, on pourrait imaginer une pratique tarifaire déraisonnable, à l'instar de la plupart des produits naturels et encore non démocratisés. Ce qui irait à l'encontre de ses valeurs. Mikaël Hardy compte sur l'entraide, en mettant une partie de son terrain à disposition à un petit groupe de personnes désireuses de se lancer et d'apprendre, et a fixé l'adhésion à sa structure à 1 euro l'année pour bénéficier de ses cours en permaculture.

TRANSMISSION DES SAVOIRS

Akasha, de son côté, s'envisage formatrice avant tout et se positionne dans le domaine de la conception – à travers les observations et les *design* qu'elle effectue pour le moment à titre bénévole au sein de sa structure, Permabiose – et de la pédagogie. Régulièrement, elle anime des ateliers – à prix libre - et des chantiers participatifs, autour des plantes sauvages comestibles, de la culture de champignons, des mares naturelles, du zéro déchet, du compost, des toilettes sèches, de la fabrication de mangeoires pour oiseaux ou d'hôtels à insectes. « *Souvent, les participant-e-s viennent pour l'aspect et la sensibilisation permaculture et écolo. Beaucoup de gens font de la permaculture sans le savoir. Oui, il faut avoir des bonnes connaissances en écologie, en écosystèmes, en botanique, en eau, en interaction naturelle. Mais on apprend beaucoup sur le terrain, en observant. En observant les types de sol, les vents dominants, la flore spontanée, les expositions selon les saisons, la faune, les bordures, etc. Et quand on ne sait pas, ça arrive parfois quand je suis en observation, on prend des bouquins pour faire des recherches, sinon on prend des photos et puis on cherchera ensuite.* », détaille-t-elle. Une fois son diplôme obtenu, elle souhaite à 37 ans poursuivre dans le sillon de la transmission et pourquoi pas se spécialiser dans les systèmes de culture avec les arbres et les forêts comestibles, à l'instar de l'association brétillienne de Franck Nathié, La forêt nourricière. « *Je ne vis pas de ça pour le moment, comme beaucoup, mais c'est un milieu vachement ouvert.* », positive-t-elle.

PETIT BÉMOL ?

Seule ombre au tableau : l'absence des femmes… Enfin, pas totalement. Une membre de l'association Les incroyables comestibles, ayant travaillé cette année sur un projet d'études imaginant une application permettant de développer numériquement les *designs* permacoles, nous le confie : « *Dans l'association, comme dans le mouvement Colibris, il y a une majorité de femmes. Je fais partie également d'une ONG qui organise des cafés-débats autour de ces sujets et c'est pareil, il y a beaucoup de femmes qui sont intéressées. Pour le projet, nous avons rencontré beaucoup de permaculteurs et en effet, il y a très peu de femmes. Quand il s'agit d'un loisir, elles sont nombreuses, mais quand ça se professionnalise, elles disparaissent.* » Comme quasiment dans tous les domaines. Elle poursuit : « *Dans l'agriculture, il y a moins de femmes en règle générale. La permaculture n'étant pas encore très connue, ça explique peut-être qu'elles ne soient pas très présentes ?!* » Beaucoup avanceront le même début d'explication.

© CÉLIAN RAMIS

Pour Marie Ménard, pas question de se laisser décourager par les injonctions de sexe et de genre, aboutissant à des discours alambiqués sous-entendant que les femmes ne seraient pas capables de prendre une exploitation en charge. « *Dans ma promo, il y a 15 filles et 15 gars, ça va de 22 à 40 ans. Et je remarque que quand les filles évoquent la possibilité de s'installer, elles raisonnent en terme de couple. Elles ne se lanceraient pas seules mais forcément en couple. Ça questionne vraiment le couple.* », exprime-t-elle. Mère d'une jeune fille de 13 ans, elle sait que le travail qu'elle va devoir entreprendre sera colossal et sait que le chemin sera semé d'embuches « *mais c'est mon projet et je ferais en sorte de le lancer* ». Cette force de caractère, elle en est consciente. À son contact; on pense alors à l'écoféminisme, ce mouvement né aux Etats-Unis dans les années 70, dans la même période et la même veine que la permaculture.

> « Nous avons rencontré beaucoup de permaculteurs et en effet, il y a très peu de femmes. En loisir, elles sont nombreuses mais quand ça se professionnalise, elles disparaissent. »

Dans une interview accordée au média *Reporterre*, en octobre 2016, Emilie Hache, maitresse de conférences, spécialiste en philosophie pragmatique et en écologie pragmatique, développe une réflexion aussi captivante qu'importante : « *L'articulation de la destruction de la nature et de l'oppression des femmes ressemble à un ruban de Möbius : les femmes sont inférieures parce qu'elles font partie de la nature, et on peut maltraiter la nature parce qu'elle est féminine. Les écoféministes ont donc une réflexion critique à l'égard de l'idée de nature telle qu'elle a été élaborée dans la modernité ainsi que sur la façon de concevoir la féminité à cette même période. Mais, pour ces femmes, il ne s'agissait que d'une étape. Elles ont proposé ensuite de se réapproprier aussi bien l'idée de nature que ce qui relève de la féminité. Ce geste de réappropriation/réhabilitation/réinvention peut se traduire par* reclaim, *qui est le concept majeur des écoféministes. Comment ? Par exemple, en renouant avec une nature vivant, que certaines considèrent comme sacrée. Si l'on cherchait le type de pensée qui hérite le plus de l'écoféminisme, c'est la permaculture. Une grande partie des écoféministes sont engagées dans la permaculture, réarticulant les humaines à leur milieu, sortant du dualisme nature/culture, en s'appuyant sur l'intelligence du vivant. Starhawk, par exemple, une grande figure de l'écoféminisme des années 1980, anime aujourd'hui des ateliers de permaculture sociale.* » Tant qu'à prôner les valeurs de la biodiversité, autant semer également les graines de l'égalité !

© CÉLIAN RAMIS

LA SORCIÈRE SANTES ET SON HYMNE À L'HYMEN

Hymen Hymne, c'est ainsi que s'intitule le nouveau projet de Nina Santes, chorégraphe et danseuse, qui le 20 avril dernier présentait le fruit de sa réflexion et de ses huit premiers jours de travail, effectués en résidence avec le musée de la danse, au Garage, à Rennes.

« *En 2015, lors du solo* Self Made Men, *la dernière image avait finalement valeur d'oracle qui prédisait un projet futur, celui-ci. La sorcière, son énergie, sa construction sociale, c'est ça qui m'intéresse.* », explique Nina Santes, lors de sa sortie de résidence, au Garage à Rennes. Elle qui apporte à ses pièces chorégraphiques une dimension musicale et sonore, par la vibration de la voix, le souffle, le cri ou encore le chant, s'enthousiasme à présenter ici un hymne à l'hymen, soit à la gloire de cette membrane féminine et à son « *sens plus large et poétique de ce qu'elle est* ». La chorégraphe poursuit : « *C'est une membrane qui protège l'intérieur avec de l'obscurité, de l'inconnu. C'est un endroit qui doit se déchirer pour que les choses continuent. Et il y a aussi la dimension de l'union, de la communion. Et c'est une pièce qui s'appuie sur la rencontre, voilà pourquoi on a choisi de présenter au public le début du travail car ce que l'on fait se crée avec les gens. C'est un hymne à l'union !* »

LE POUVOIR DE L'ÉCOFÉMINISME

C'est également en 2015 que les éditions Cambourakis publient la traduction française du livre écrit en 1982, *Rêver l'obscur – Femmes, magie et politique*, de Starhawk, militante écologiste pacifiste, écrivaine, féministe et sorcière. Parce qu'un ami lui offre un exemplaire du bouquin, Nina Santes accède à la découverte de l'écoféminisme, mouvement né en Californie dans les années 1980. « *On a discuté avec Camille Dussolier, qui est réalisatrice de documentaire, et je lui ai dit « Viens, on part à San Francisco rencontrer les sorcières d'aujourd'hui. » ! C'est comme ça qu'on a rencontré et interviewé Starhawk dont vous venez de voir les premiers rushs qui vont donner lieu à un film de Camille en résonnance de la création.* », déclare la danseuse qui a beaucoup appris lors de ce voyage sur le temps des buchers, l'histoire des sorcières et la notion de pouvoir. Un pouvoir dedans, intérieur, qui s'oppose au principe de pouvoir sur. À l'instar du mouvement Wicca, on retrouve le culte de la Nature et un lien étroit avec ce qu'écrit Margot Adler sur la sorcière qui « *aurait été une femme habile à imaginer, à soumettre et à changer la réalité.* » Et c'est bien ce qu'ont fait les écoféministes en Virginie en 1980 lors de la *Women's Pentagon Action*. « *Des milliers de femmes se sont rassemblées sur le lieu du pouvoir militaire. Elles chantaient, hurlaient de colère, pleuraient, étaient accompagnées de grandes marionnettes ; certaines étaient habillées en sorcières et lançaient des sorts au Pentagone, elles tissaient les portes avec du fil de laine… Le style écoféministe était né.* », raconte la spécialiste en philosophie pragmatique et en écologie politique, Emilie Hache, lors d'un entretien accordé à *Reporterre*, en octobre 2016. Ce qui séduit Nina Santes, c'est la manière d'ajouter du rituel dans l'activisme, de mêler le sensible, le spirituel, aux politiques. « *En tant que chorégraphe, ça me parle. Mes pratiques et ma façon de m'engager dans le travail sont très en lien avec l'écoféminisme.* », souligne-t-elle.

TROUVER SA PUISSANCE POUR AGIR

La réflexion qui nourrit *Hymen Hymne* part donc de là et ne se veut pas la représentation ou l'énumération des caractéristiques de la sorcière, dont l'image a été transformée avec le temps dans l'imaginaire collectif. Néanmoins, des ouvrages réhabilitent les femmes désignées comme des sorcières dans l'Histoire et en expliquent les persécutions, comme tel est le cas dans *Présumées coupables* (exposition et livre collectifs, auxquels a participé l'historienne rennaise Fanny Bugnon) ou *Caliban et la sorcière*, de Silvia Federici. Dans l'un, les sorcières sont celles qui ont le savoir et la connaissance des vertus des herbes et plantes, qui sont des guérisseuses et sont proches des traditions de la Terre. Dans l'autre, elles sont celles qui refusent l'ordre établi par le patriarcat, sur lequel se fonde le capitalisme, et n'admettent pas de rester cantonnées au rôle de pilier de l'espace privé. A travers ce qu'elle connaît de l'écoféminisme, Nina Santes puise dans ce qu'il y a derrière la figure de la sorcière pour trouver une énergie nouvelle et émancipatrice à l'intérieur d'elle-même. « *Ce que j'en ai vu, parce qu'il s'agit simplement d'une petite entrée dans l'écoféminisme, et qui me plait, c'est le déplacement de soi dans notre façon d'envisager le monde. Le corps est le vaisseau des altérités, des présences invisibles. En tant que danseuse, je suis intéressée par les formes de virtuosité et pour accéder à une performativité, ça passe par une plongée en soi pour trouver sa puissance.* », analyse-t-elle. D'où l'importance de la notion de pouvoir dedans et non sur. « *C'est la puissance pour agir et pas la puissance autoritaire, hiérarchique. Aujourd'hui, j'ai besoin de ce potentiel, cette énergie, ce vecteur. Savoir quels sont nos pouvoirs et les définir.* », précise-t-elle.

PLONGÉE DANS L'OBSCUR

Comme chacun-e peut intégrer le réseau sorcier antifasciste Yerbamala Collective en postant un poème en Arial, 60 pts, gras, tout le monde a le potentiel pour devenir une sorcière. Il suffit de plonger dans l'obscurité intérieure afin d'identifier sa propre puissance, là où elle se situe et comment elle se manifeste. Et dans le cadre de sa création, ici *Hymen Hymne* mais la démarche s'adapte à toutes les formes et propositions artistiques, Nina Santes souhaite s'inspirer de cet esprit. Cette pièce, elle en est l'auteure, la chorégraphe et une des danseuses. C'est elle qui pose le cadre général aux quatres autres performeuses/eurs qui vont travailler sur le plateau : « *Et je souhaite également faire un travail en tête à tête avec chaque interprète. L'idée est vraiment que chacun-e se construise son sanctuaire et se laisse traverser par ce qui les touche elles/eux. Pas ce qui me touche moi. Je suis auteure de la création mais ils/elles sont auteur-e-s de leurs gestes.* » Pour elle, cette manière de penser et d'agir, l'émancipation et l'incarnation du soi, ne doivent pas se restreindre au cadre artistique mais également imprégner quelque chose de plus large, de plus universel. Tel est le pouvoir de l'empowerment, au-delà du sexe et du genre.

MARINE COMBE

bref

C'EST LA FÊTE !
La Fête, c'est le festival pour petits et grands organisé par l'Armada Productions, et cette année, l'événement se déroule les 27 et 28 mai, au Jardin Moderne, à Rennes. Au programme : des ateliers proposant de créer des tampons personnalisés et/ou des instruments de musique – sur le principe de la récup' et du DIY -, des expériences mêlant approche scientifique et jeux rigolos, de la musique, une boum et des tas de jeux !

bref à l'affiche

chiffre du mois

18/05

Vernissage de *Propagande et Poésie*, une exposition collective de gravures, au Bistrot de la Cité, dès 18h30. Soirée de clôture le 8 juin.

chiffre du mois

yegg aime l'art et la nature

15 ANS DE JARDIN DES ARTS

Jusqu'au 17 septembre / Parc Ar Milin' à Châteaubourg

bref

AUTOUR DE FÉLICIA
Félicia Atkinson présente son exposition *Spoken Word* à La Criée de Rennes jusqu'au 28 mai. Comme c'est le mois pour faire ce qui lui plait, l'artiste-musicienne-éditrice invite Hanne Lipard à lire en anglais parmi les œuvres le 10 mai, à 19h, Vincent Rouard à mêler histoires et jeux amérindiens à celles et ceux de l'exposition le 13 mai, à 15h, et Elise Ladoué à danser, s'accompagnant de sons, le 20 mai, à 21h.

bref à l'affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG APPRÉCIE LES JOURS FÉRIÉS DE MAI

YEGG contactez-nous via redaction@yeggmag.fr

L'ENVERS MORTEL DU DÉCOR

Presque dix ans après la publication de son livre à succès, *Les tribulations d'une caissière*, Anna Sam signe une trilogie dont le premier volet, *Le silence des poupées*, est paru début avril, aux éditions Acrodacrolivres (lire Verdict #57 - Avril2016).

© CÉLIAN RAMIS

L'histoire des *Tribulations d'une caissière* est bien connue. Anna Sam, en parallèle de ses études de lettres modernes à Rennes 2, travaille comme hôtesse de caisse à Leclerc Cleunay, pour payer son parcours universitaire et obtenir son indépendance financière. Elle lance un blog sur le quotidien des employé-e-s de caisse et quelques mois plus tard, publie son premier bouquin, en 2008, qui connaitra un grand succès, sera adapté au cinéma, en BD, au théâtre et traduit dans 21 langues différentes. Ce que l'on connaît moins en revanche, c'est la suite de sa carrière d'auteure. Anna Sam signe en 2009 *Conseils d'amie à la clientèle* et en 2011 *Mon tour de France des blogueurs*. Elle aime raconter le quotidien et ses coulisses. En résumé, l'humain, derrière les métiers, les communautés et les clichés. Alors quand Raoul Cauvin, célèbre dessinateur de bande-dessinée, lui propose un synopsis, elle saute sur l'occasion : « *Il avait une idée de polar développée en quelques mots mais ça ne fonctionnait pas en BD. Il m'a envoyé les deux pages de synopsis et m'a proposé de me l'offrir.* » À cette époque, elle n'a pas l'expérience du roman, du thriller, du format long.

En revanche, grande adoratrice de BD, chroniqueuse pour *Bulles d'encre* et ancienne rédactrice pour un site de consommateurs, elle a le sens du suspens et de l'histoire à laquelle on s'attache. « *J'ai appris avec les bouquins et beaucoup par Internet, c'est très formateur.* », souligne-t-elle. Et c'est par là également qu'elle va découvrir l'art de la taxidermie : « *Je n'ai pas rencontré de professionnel-le car je n'aurais pas pu supporter l'odeur de la mort. Mais la merveille d'Internet, c'est qu'une américaine filme les étapes de la naturalisation et les poste. L'idée de départ de Raoul comprenait un taxidermiste cherchant son apprenti et une infirmière qui fout le bordel. J'ai enlevé le côté polar et le huis clos qui empêchait la possibilité d'élargir à une communauté alors qu'une telle entreprise ne pouvait pas exister sans appui extérieur.* » Ainsi, Richard va pratiquer, grâce à la transmission de savoirs de son maitre, Jeoffroi, l'art des animaux empaillés et accéder à une nouvelle forme de taxidermie. Sur des cadavres humains. « *La mort n'est qu'un début, qu'un passage.* », sourit Anna Sam, qui devrait dans les années à venir dévoiler les deux autres tomes de la trilogie. On meurt d'impatience.

MARINE COMBE

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

CERISE SUR LE GATEAU

• Verdict - p.29
• YEGG & the city - p.30

Cd

PLEASURE
LESLIE FEIST
AVRIL 2017

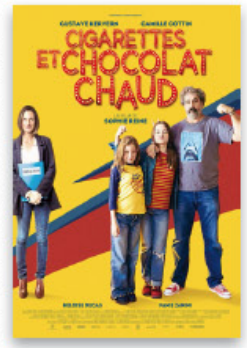
Voilà six ans que la chanteuse canadienne n'avait pas réjoui le public d'un nouvel album. C'est désormais chose faite depuis le 28 avril, date à laquelle elle a dévoilé l'intégralité de son opus, *Pleasure*. Un titre risqué lorsque l'on revient après une si longue période. Mais le pari est réussi et l'attente n'aura pas été vaine puisque le résultat est divin, parfaitement dosé en sensualité et en sensibilité. La voix délivre une fragilité intense et le disque, au style épuré, nous emporte dans une dynamique aussi curieuse qu'intéressante puisque du solo au collectif, Feist passe avec aisance et agilité, prenant toujours le parti pris de nous surprendre à la fin des chansons. Le voyage qu'elle nous propose aujourd'hui semble plus intime et moins pop que son précédent album, pour un plaisir encore plus intense. On plonge dans l'intériorité à laquelle nous force le miroir que Leslie Feist dresse devant nous. Loin de se regarder le nombril, on part explorer des contrées plus complexes et inédites, pleines de douceur et de vivacités.

MARINE COMBE

Dvd

CIGARETTES ET CHOCOLAT CHAUD
SOPHIE REINE
AVRIL 2017

Depuis la mort de sa femme, Denis Patar s'occupe seul de ses deux filles, Mercredi, 9 ans et Janis, 13 ans. Très aimant mais débordé, Denis se débat seul dans l'éducation de ses deux filles. Avec peu de moyen, beaucoup de débrouille et de système D, la petite famille s'en sort comme elle peut mais doit faire face à des difficultés. Jusqu'au jour où Denis oublie une fois de trop sa fille à la sortie de l'école, ce qui aura pour conséquence un signalement inquiétant et une enquête sociale. Denis se verra alors contraint de suivre un stage de parentalité sous peine de se voir retirer la garde de ses 2 filles. Séverine, l'enquêtrice sociale, intégrera peu à peu la vie du trio même si les nouveaux principes éducatifs ne plaisent pas aux filles et au papa qui, après de multiples efforts, finira par abandonner et se fier à son propre instinct paternel. Monteuse, entre autres, Sophie Reine passe avec brio à la réalisation en proposant une comédie mélancolique qui palpe loufoquerie et marginalité. C'est avec beaucoup de tendresse et un regard affectueux qu'elle rend ses personnages très attachants. On apprécie sans risque et au premier degré la fantaisie galopante et stimulante du papa veuf et de ses deux adorables filles. L'humour et le ton fleur bon le vécu de jeunesse de l'auteure. L'interprétation de Gustave Kervern est à nouveau remarquable mais les deux jeunes actrices sont bouleversantes de sensibilité ce qui donne cette douce sensation de liberté et d'envoutement.



CÉLIAN RAMIS

Cinéma

JE DANSERAI SI JE VEUX
MAYSALOUN HAMOUD
AVRIL 2017

Au coeur de Tel Aviv, deux jeunes femmes palestiniennes, qui partagent un appartement et un goût prononcé pour la vie nocturne, s'apprêtent à recevoir une nouvelle colocataire. Il y a Leila la travailleuse et indépendante, Salma barmaid et lesbienne et Nour une jeune étudiante en informatique. Leila est une redoutable avocate qui fait chavirer les coeurs mais qui se désespère d'avoir à faire à des hommes non libérés du poids des traditions patriarcales. Salma elle, vit de petits boulots et mène une vie de plaisir mais doit faire face à une famille chrétienne très pieuse qui ne tolère pas son homosexualité. Nour est une musulmane très pratiquante promise à un mariage avec un homme qu'elle n'a pas choisi et qu'elle rejette. Ces trois héroïnes pourraient être des personnes banales excepté qu'elles sont palestiniennes et qu'elles vivent dans une société rongée par le conservatisme. Elles ont toutes peine à se libérer d'une pression sociale, religieuse ou morale dans cette société israélienne machiste et sous tension permanente. Si leurs portraits vifs et évocateurs révèlent une envie d'être affranchie et désinvolte, elles ne sont pour autant pas des stéréotypes. Le premier film de Maysaloun Hamoud joue la carte du féminisme et de la subversion. S'évader à travers la drogue dans les vapeurs alcoolisées de la bouillonnante Tel Aviv est un moyen de montrer les ambivalences et l'ambigüité de l'émancipation féminine. Juste et audacieux, le film reste sobre, loin de la démagogie des extrêmes qu'il dénonce. Une oeuvre formidable et libératrice !

CÉLIAN RAMIS

Livre

BLEU PÉTROLE
GWÉNOLA MORIZUR - FANNY MONTGERMONT
AVRIL 2017

Le 16 mars 1978, l'Amoco Cadiz, pétrolier libérien, s'échoue sur les côtes bretonnes, à Portsall dans le Finistère. C'est l'une des plus grandes marées noires du siècle, qui verra se répandre 220 000 tonnes de pétrole sur 400 kilomètres de côtes. *Bleu pétrole*, sous la forme d'une BD, nous livre une histoire humaine à l'intérieur de la catastrophe écologique. Le combat d'un maire, l'engagement militant et citoyen que cela déclenchera et son impact au sein de sa famille. Sa famille, c'est celle de Gwénola Morizur, rennaise d'adoption. Elle collabore avec la talentueuse Fanny Montgermont, du coin également, et ensemble, elles dressent un tableau sensible encadré par un drame infini. On se perd dans la beauté des paysages, la noirceur de cette substance visqueuse et mortelle et la sombre puissance des dirigeants et des gros bras de ce monde qui se moquent des conséquences de leurs désastres, et qui nous ravage comme dans *Bugaled Breizh*, de Pascal Bresson. Mais nos bédéistes bretons distillent avec subtilité l'espoir que font naitre chaque élan de solidarité et nous convainquent de rester soudé-e-s dans l'adversité.

MARINE COMBE

© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 42 : Quand j'ai fêté la paresse les pieds dans l'eau

Fin avril, on check la météo heure par heure pour voir quel temps sera à l'honneur le 1er mai. Et là, horreur ! La pluie s'annonce inévitable. « *Comme d'hab'* », répondent les habitué-e-s, les mêmes qui ironiquement parleront des Tombées de la pluie, en juillet. Tant pis. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il fasse soleil, la paresse, ça se fête, et ça se passe rue Saint-Malo. Certes, on a connu des éditions plus soft en cumulus, mais cela n'entache pas l'esprit festif de l'événement. Surtout dans une période où les rassemblements sont limités, voire prohibés, particulièrement dans le centre ville de Rennes… Il est presque 19h, la flotte s'abat gentiment sur les visages des paresseuses/eux et ruisselle paisiblement le long des pavés rennais. Les grandes tables dressées devant la Bernique prennent l'eau. Mais pas les godets qui se remplissent joyeusement de breuvage faisant travailler ardemment les tireuses à bière. Et même si la rue se vide au fur et à mesure de ses occupant-e-s, au profit des bistrots de la place Sainte-Anne, ça continue de danser sur la route et de discuter éparpillé-e-s sur les trottoirs. En bref, même quand il pleut, on savoure ces instants légers et insouciants de succulente paresse collective.

MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHER ANNE-KARINE LESCOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIÈRE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
LAURENCE IMBERNON ANOUCK MONTREUIL
NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
ANNE LE HÉNAFF GÉRALDINE WERNER
DOROTHÉE PETROFF
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL

LES FEMMES QUI COMPTENT,
CHAQUE MOIS DANS YEGG

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR